

LE DŽIHADISME EN FRANCE EN 2016

Le 6 avril, la conférence de l'Heure H a fait salle comble – au sens propre du terme. Faute de sièges disponibles, une quinzaine de personnes ont dû s'asseoir par terre pour écouter Gilles Kepel. Avec réalisme, érudition et finesse, sans jamais céder au catastrophisme, le spécialiste de l'islam a présenté son analyse du djihadisme en France en 2016.

Depuis une trentaine d'années, Gilles Kepel parcourt les quartiers populaires de l'Hexagone. Il a vu poindre et se développer le djihadisme dans les banlieues françaises, mais ses alertes répétées n'ont trouvé écho que très récemment. Il aura fallu deux vagues d'attentats sans précédent pour que les politiques et les médias tricolores commencent à mesurer l'ampleur du phénomène. Pendant plus d'une heure de conférence, le chercheur s'est attaché à expliquer la genèse du djihad en France, en remontant à ses origines extérieures.

L'AMÉRIQUE COMPLICE

Tout commence en 1979. Exilé à Neauphle-le-Château, l'ayatollah Khomeini décide de rentrer à Téhéran et crée

une république islamique fondée sur une idéologie révolutionnaire et tiers-mondiste. Ce bouleversement contaminé le voisin afghan : quelques semaines plus tard, la ville d'Hérat, proche de la frontière, se soulève contre le régime communiste de Kaboul, poussant la Russie à intervenir. Le 24 décembre 1979, en pleine guerre froide, l'Armée rouge entre en Afghanistan. Les troupes soviétiques et leurs sympathisants affrontent les moudjahidines, les "guerriers saints". Soutenus par l'Arabie Saoudite, ces derniers sont armés et entraînés par la CIA. "Après l'échec majeur du Vietnam, les États-Unis ont voulu reprendre pied dans la région en pactisant avec l'islam conservateur des monarchies pétrolières, explique Gilles Kepel. Les Saoudiens ont proclamé le djihad contre les athées soviétiques qui avaient envahi des terres musulmanes." Après dix ans de conflit, en février 1989, l'Armée rouge jette l'éponge et quitte Kaboul. Les moudjahidines venus en nombre de l'étranger, qui ont été endoctrinés et formés aux armes pendant cette décennie de guerre civile, rentrent à la maison et exportent le djihadisme bien au-delà des frontières afghanes – en Algérie par exemple, où le Front islamique du salut (FIS) apparaît en 1989.

L'HEURE H EN PODCAST ET EN VIDÉO

Retrouvez maintenant la plupart des Heure H

- en vidéo sur notre chaîne YouTube : <https://lc.cx/4LHz>
- en podcast sur iTunes (<https://lc.cx/4LHK>) ou sur SoundCloud (<https://lc.cx/4LHr>)



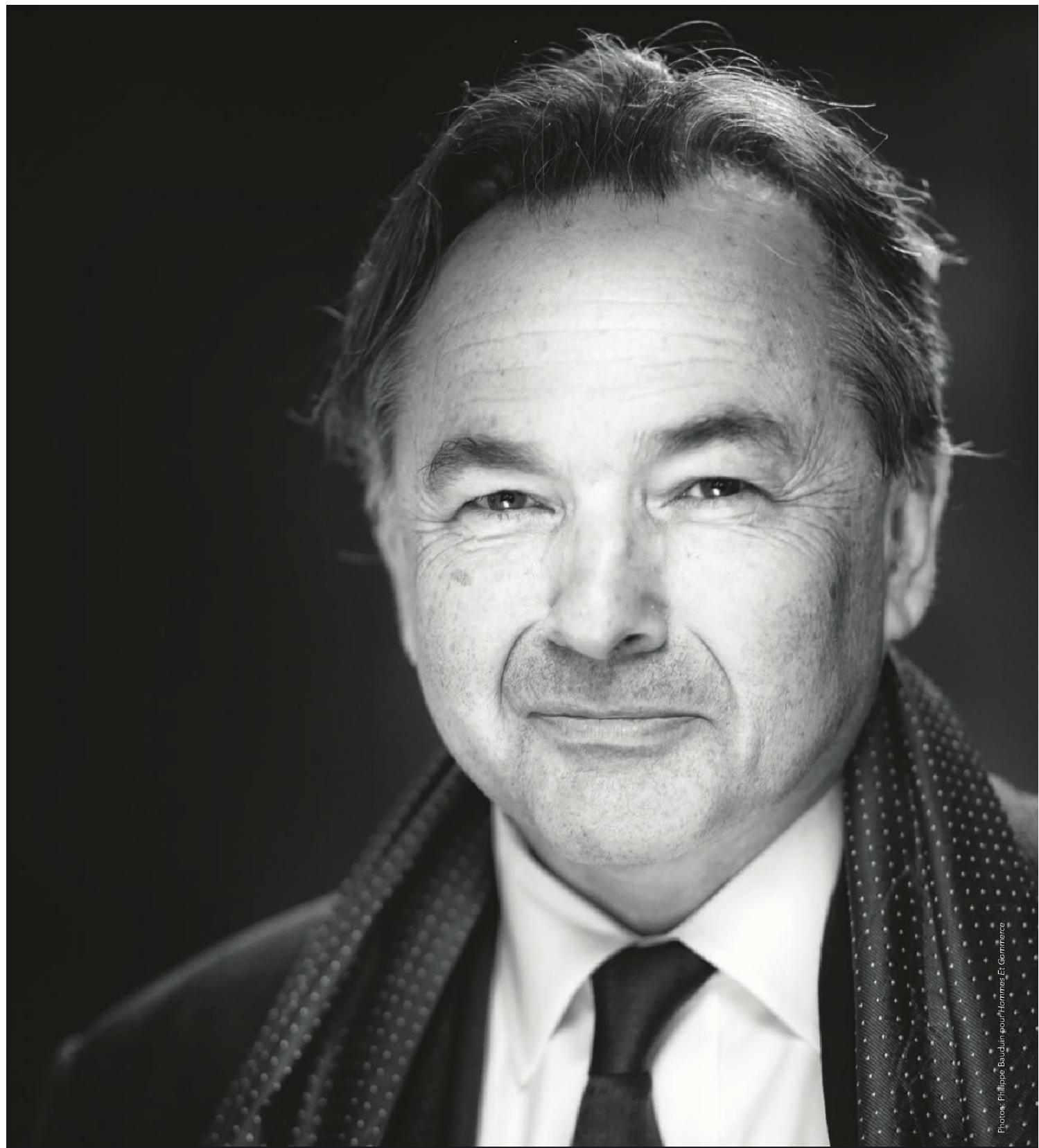


Photo: Philippe Baudoin pour Hommes Et Comme

Diplômé d'arabe et de philosophie, Gilles Kepel est docteur en sociologie et en sciences politiques. Il a enseigné à la New York University, à Columbia et à la London School of Economics. Il collabore régulièrement au *Monde*, au *New York Times*, à *La Repubblica*, à *El País* et à plusieurs médias arabes. Dès 1987, il publiait *Les Banlieues de l'islam – Naissance d'une religion en France* (Seuil), ouvrage dans lequel il décrivait le regain de ferveur des jeunes musulmans des cités. Son dernier livre, *Terreur dans l'Hexagone* (Gallimard), analyse les ressorts du djihad français au lendemain des attentats de novembre 2015.



BOUILLOON DE CULTURE

Dans le “*bouillon de culture afghan*”, le salafisme d’Oussama Ben Laden et le djihadisme d’Ayman al-Zawahiri¹ fusionnent pour créer “*l’idéologie du salafisme-djihadisme*”. Plus précisément, d’après Gilles Kepel, l’expansion du djihadisme international s’est déroulée en trois étapes. Dans un premier temps, il se focalise sur l’ennemi proche, à savoir les dirigeants des pays musulmans – en Afghanistan, en Algérie, en Égypte. Mais ces tentatives échouent. Ayman al-Zawahiri identifie rapidement les limites de l’approche : les populations ont peur de se rebeller contre leurs régimes car ceux-ci sont soutenus par l’Occident, et notamment par la puissance américaine.

Al-Zawahiri propose alors un changement radical de perspective en visant non plus l’ennemi proche mais l’ennemi lointain, en l’occurrence les États-Unis, dans le but de les présenter comme un colosse aux pieds d’argile. Il fallait que l’aura américaine s’estompe pour que les masses musulmanes n’aient plus peur de se révolter contre leurs régimes. Ainsi, en août 1998, des attaques-suicides ensanglantent les ambassades américaines de Nairobi au Kenya et de Dar es Salam en Tanzanie. Le paroxysme est atteint lors des attentats du 11 septembre 2001 sur le sol américain. “*Le deuxième djihad venait de toucher le talon d’Achille de la puissance américaine*”, résume Gilles Kepel.

On connaît la suite. La traque des djihadistes en Afghanistan ne suffira pas à étancher la soif de revanche de George W. Bush. L’Amérique décide d’envahir l’Irak en 2003, prétextant la présence d’armes de destruction massive (qui ne fut jamais prouvée). “*Les États-Unis n’ont pas pardonné et ne pardonneront jamais le 11 septembre à l’Arabie Saoudite*”, pointe Gilles Kepel. Cet épisode clôt une longue histoire d’amour entre les deux pays, qui avait commencé en 1945 lorsque Roosevelt conclut un pacte avec le roi Ibn Saoud d’Arabie : “ma protection contre ton pétrole”. Cette rupture avec l’Arabie Saoudite explique d’ailleurs pourquoi les États-Unis favorisent la réinsertion dans la communauté internationale de l’Iran, “*contrepoids à un système saoudien salafiste auquel ils ne font plus aucune confiance*”. La troisième salve du djihadisme moderne, celle qui s’est abattue récemment sur Paris et Bruxelles, a été théorisée par Abou Moussab al-Souri. L’intellectuel syrien est l’auteur d’un pavé de 1500 pages, *L’Appel à la résistance islamique globale*. Ingénieur formé en France, al-Souri connaît bien l’Europe. Il a épousé une Espagnole et pris la nationalité de celle-ci. On le soupçonne d’avoir joué un rôle majeur dans les attentats de Madrid en 2004, à la gare d’Atocha (191 morts). Il veut porter le combat sur le Vieux Continent, une région à mi-chemin entre l’ennemi proche et l’ennemi lointain, dans laquelle vivent des millions de musulmans et où la prédication salafiste progresse. Les attentats ne visent plus les ambassades ni les dirigeants politiques mais des icônes culturelles (les dessinateurs de Charlie Hebdo),

des Juifs (à Toulouse et à la Porte de Vincennes) mais aussi des “*musulmans qui portent les uniformes de l’impiété*” (trois des sept victimes de Mohammed Merah étaient des militaires).

GUERRE SAINTE EN EUROPE

Le mode opératoire local et “low cost” défendu par al-Souri diffère totalement de celui de Ben Laden. Pour l’idéologue syrien, les attaques du 11 septembre relevaient de la démesure. Il défend un djihadisme “*par le bas*”, porté par des actions plus nombreuses mais moins spectaculaires qui “*passent sous le radar du renseignement*”. En parallèle, la montée en puissance des réseaux sociaux, YouTube en tête, offre aux djihadistes de formidables plateformes de communication et de recrutement. Désormais, les acteurs des attentats sont des Européens qui se forment dans des pays musulmans proches et attaquent leurs propres compatriotes. Mohammed Merah s’est entraîné en Afghanistan. Le printemps arabe a favorisé l’éclosion d’États de non-droit (Syrie, Libye, Yémen) où la filière djihadiste a pu installer des camps d’entraînement faciles d’accès. “*Il y a encore quelques mois, on pouvait rejoindre l’État islamique en Syrie pour 150 euros*”, témoigne Gilles Kepel qui parle d’expérience puisqu’il a lui-même testé le périple en avion puis en bus avec passeur.

Forcément préoccupé par cette nouvelle page du djihadisme, le spécialiste estime néanmoins que les attentats du 13 novembre ont constitué un impair stratégique. Les terroristes ont massacré de manière indifférenciée des personnes sans distinction de religion – des citoyens “lambda” venus dîner, prendre un verre ou assister à un concert. L’attaque était censée viser Paris, “*capitale de la dépravation*”, et en particulier sa jeunesse. Mais pour Gilles Kepel, le choix du Stade de France comme cible s’est avéré contre-productif et a entraîné l’incompréhension des masses musulmanes là où elles étaient censées favoriser leur mobilisation contre les “*Croisés*”. “*Beaucoup de musulmans vivent en Seine-Saint-Denis, et ils étaient nombreux ce jour-là au stade pour voir le match*”, pointe Gilles Kepel. Si le salafisme s’est considérablement développé ces dernières années, “*il n’a donc pas remporté la bataille culturelle*”, relativise Gilles Kepel. D’autres attentats sont malheureusement à prévoir, en Europe et en France, mais “*il n’est pas du tout certain qu’ils finissent par déclencher la guerre civile qu’al-Souri appelle de ses vœux*”, conclut l’intellectuel, dont l’intervention a été saluée par des applaudissements nourris de la salle. ●

1. Ben Laden était le fils d’un grand entrepreneur saoudien tandis qu’al-Zawahiri était médecin, issu d’une famille aisée d’Égypte.